

Notre Dame des Landes : humain ou journaliste ?

28 mars 2013 / [Hervé Kempf \(Reporterre\)](#)



Le printemps arrive, après un hiver long, rude, et roboratif. La bataille n'est pas finie. Mais peut-on raconter la Zad et rester humain ? Le reporter s'interroge.

Elle porte un bonnet de laine vert, sur lequel est cousu un crâne et deux tibias croisés : le signe des pirates. A. est postée dans une cabane sommaire près d'une chicane de la départementale D 281, sur l'est de la ZAD, près de l'embranchement des Fosses noires. A. peste contre les gendarmes, qui viennent régulièrement tester le dispositif des chicanes. Elle a même bloqué aujourd'hui la route, ce qui oblige les voitures à rebrousser chemin.

On est le matin du samedi 23 mars, et la D 281 est hérissée de cabanes, de panneaux et d'obstacles attentivement surveillés par les zadistes. En décembre, une vive discussion avait animé l'assemblée générale de la Zad : fallait-il maintenir ces obstacles, au risque de se couper de la population locale, ou les défaire, au risque de séparer nettement, par la circulation routière, la zone en ses parties est – où se trouvent les plus radicaux des zadistes, autour de Far Ouest - et ouest – où se trouvent les bases de La Vache Rit, la Chataigneraie et la ferme de Bellevue ?

L'action a tranché : on barre ! Et les chicanes ont été refaites, enrichies de cabanes pour abriter les veilleurs, qui se relaient presque en permanence, et communiquent entre eux par talky-walkies.

Quelques centaines de mètres avant le poste de A., voici une splendide tour, dénommée Bison Futé.



C'est dans une cahute en face de la tour qu'on trouve W. et un autre guetteur. « *On ne bloque pas, dit W., on ralentit* ». Il y a des trous dans la chaussée, ici et là. « *Bon, les météorites font les trous* »

. On discute de l'ambiance, de Radio Klaxon qui n'émet plus depuis trois semaines [elle est revenue en ondes le 26 mars], des difficultés à se rendre à Bellevue à travers les champs boueux, les gendarmes verrouillant toujours le carrefour des Ardillières, des rumeurs d'intervention policière – « *c'est permanent, ça file des coups de stress* ». W. a l'œil rouge, il s'est heurté contre un bois dans l'obscurité, à l'aube. Isabelle lui passe du tabac, et on discute, pendant qu'il se roule une cigarette, de l'Etat au service des intérêts privés, en face de la banderole tendue au bord de la route, sur laquelle se lit : « *Ici, l'Etat emprisonne blesse pour Vinci, au Mali il tue pour Areva !* ».



On repart avec **Isabelle Rimbart, photographe** qui a le « *projet militant* » de photographier les acteurs de la Zad, permanents ou non, et qui est venue gentiment me chercher à Nantes ce matin. Il faut redescendre vers Vigneux, et revenir par la D 81 en passant les Ardillières, où les gendarmes ne nous arrêtent pas, vers La Rolandière et Hors Contrôle. Pas grand monde, en ce samedi matin, ça dort encore, profitant de cette belle matinée où il ne pleut pas, pour la première fois depuis plusieurs jours. Je vais chercher des bottes dans la « *free shop* », une tente sur le champ d'Hors Contrôle où se trouvent des vêtements bien rangés et quelques paires de bottes dépareillées et surtout en tailles Enfant. J'ai de la chance, j'en trouve deux qui vont bien..



« *Tout le monde est fatigué, c'est la tension tout le temps* ». Il y a la police, qui ne relâche jamais son étreinte, la violence, les problèmes pratiques comme la gestion des poubelles, les tensions entre les uns et les autres : « *Les 'rebelles', à l'est, accusent ceux de l'ouest d'être des 'bobos, des bourgeois'. Il faut qu'on renoue. Mais on ne peut pas lâcher. Tous les anciens zadistes, qui avaient été expulsés en octobre, ont reconstruit, c'est du bonheur, ça fuse, du côté de Bellevue, de Limabout.* »

Tout le monde a tenu, malgré la rigueur d'un hiver très pluvieux : « *Chapeau pour ceux qui sont restés : tu te lèves, il y a la boue, la pluie. Et à l'est, ils ont bien tenu les chicanes* ». D'ailleurs, « *à la dernière assemblée générale, il n'y a pas eu de masques, pas de 'plus radicaux' que d'autres, juste des humains qui discutaient ensemble. Ça fait du bien. Il faut arriver à tout lier, les préoccupations des uns et des autres, ensemble : la nature, l'anticapitalisme, le sexisme, les paysans...* »

« *On est en phase de transition, c'est glauque... mais le printemps revient* ». Et les prochains rendez-vous, plus encore que la remise du rapport de la Commission de dialogue, c'est la journée Sème ta Zad, le 13 avril, et la Chaine humaine, le 11 mai.

On repart chercher un lieu pour la photo. Isabelle veut me photographier, comme des dizaines de personnes qu'elle a déjà saisies dans sa boîte. « *Quel lieu préfères-tu dans la Zad ?* » Je ne sais pas, c'est partout qui m'intéresse, la Zad elle-même. Et si l'on me mettait simplement devant des genêts en fleur, devant un champ, parce qu'après tout, la clé de départ de toute l'aventure, c'est le refus de voir détruire la nature, non ? Je garde le carnet à la main, comme le signe de la position compliquée du journaliste – dedans-dehors, requis-détesté, allié-ennemi...

On est près de la Chataigneraie. Après la photo, Isabelle repart tandis que je poursuis la marche vers la ferme de Bellevue.

J'écoute les chants et pépiements d'oiseaux, observe les grandes prairies qui respirent sous le soleil, les bourgeons qui apparaissent aux arbustes des haies, un scarabée qui traverse la voie, des vaches qui ruminent.



On n'entend pas de bruit, pas de voiture, mais le chant d'un coq résonne soudain : la ferme de Bellevue est toute proche. J'y accède par une route barrée par deux tracteurs attelés à une charrette. Voici la ferme, sa cour, je passe à côté de la porcherie où une truie grogne fortement.

Plus loin, dans la longère, une porte ouvre sur la salle commune. Des gens déjeunent. « *Bonjour, c'est bien Bellevue ? Je peux entrer ? – Oui, entre. Tu as mangé ?* » Ils m'invitent à partager le repas, autour de Romain, le paysan installé ici. Ils m'expliquent les travaux en cours, le troupeau de vaches qui a été constitué, les tours de garde programmés pour qu'il y ait toujours des personnes ici, les projets de culture sur un champ voisin.

N. parle de l'importance des discussions ici, des contacts humains qui s'y lient.

Arrive... appelons-la Camille. Elle est à La Souardine, un collectif qui s'est créé non loin. Elle vient chercher un outil, relativement à la greffe d'arbres fruitiers. On se salue. Mais elle me morigène : *"Ce que tu as écrit, l'autre fois, en parlant de moi, ça ne va pas. Tu ne m'avais pas prévenue. - Mais je n'ai rien écrit de très précis ni compromettant, il n'y a pas ton nom. - Oui, mais des amis ont pu me reconnaître, et puis, c'est ma vie."* Une sorte de silence. *"On te parle en tant qu'humain, pas en tant que journaliste"*.

Elle part, sans m'en vouloir ; sur le pas de la porte, elle sourit, disant quelque chose comme *"Continue ton boulot, c'est bien ce que tu fais"*. Mais l'épisode me laisse songeur. L'heure tourne, et d'ailleurs, tout le monde part dans tous les sens pour diverses occupations. Je pars en traversant les champs, réfléchissant à l'étrange séparation entre *"humain"* et *"journaliste"*.

Un mythe réel qui fabrique en permanence sa légende

D'une certaine manière, la Zad ne veut pas de journaliste. Il n'y a pour l'instant quasiment pas de récits développés du vécu de cette communauté de hasard et de choix, alors que films et photos abondent. Mon carnet, l'outil indispensable du journaliste pour noter les détails que la mémoire ne peut tous retenir dans la profusion des faits et des émotions qui vibrent dans les moments denses, ce carnet est d'un usage difficile sur la Zad, générant une suspicion aussi grande que l'appareil photo, et peut-être même plus grande. Car le regard de la photographie est perçu comme un reflet de la réalité, accepté dès lors que le visage n'est pas saisi sans le consentement, tandis que l'écrit est incontrôlable, il signifie l'altérité de l'interprétation imprévisible.

La Zad est un mythe réel qui fabrique en permanence sa légende, dans une oralité qui transmettra par la poésie du souvenir les hauts faits et les grandes misères de ces jours aventureux. Ici, on veut vivre pleinement le présent, la relation humaine dans sa densité instantanée. Les mots sont importants - il existe peu de lieux où l'on discute autant et aussi intensément de questions essentielles -, mais ils s'inscrivent dans la chair des locuteurs bien plus que dans la logique référentielle de l'écrit. L'écrit, d'ailleurs, renvoie à l'institution, à l'autorité, c'est un outil dont il faut certes user, par internet bien plus, au demeurant, que par l'imprimé, mais pour influencer sur le monde extérieur dans la relation indispensable qu'il faut établir avec celui-ci, pas pour exprimer l'intensité et la singularité du vécu quotidien de la légende.

Et c'est donc en me demandant comment je pourrais exercer mon métier de journaliste, c'est-à-dire ma mission de témoin, si je veux rester un humain, que je chemine à travers champs. Ils sont totalement détremés, et tout en goûtant le calme de cette marche dans le bocage qu'éclaire une lumière cristalline, j'imagine avec horreur le revêtement de béton dont certains s'obstinent à vouloir étouffer cette terre qui respire.



Voici la Chataigneraie. Le village est devenu le rendez-vous des collectifs de toute la France, dont des délégations viennent ici quelques jours, et où se déroulent presque tous les soirs des événements, projections de films ou discussions. Un homme lave son linge dans une bassine. Un groupe déjeune sur une table dehors. On entend des coups de marteau. Plus loin, un gars montre à une fille comment faire un truc de charpente. Je note un carton, posé sur une fenêtre « *Sexistes, homophobes, transphobes, specistes, agistes, validistes, interdits ici et ailleurs* ». Agistes, c'est la discrimination à l'égard des personnes âgées, et le validisme, à l'égard des invalides.

Plus loin, je me rends compte qu'il fait chaud. J'enlève mon pull. Car l'essentiel de toute cette histoire, au moment présent, c'est que le printemps arrive.

« **On vit dans la nature** »

Mais l'heure tourne. Je retrouve Isabelle Rimbart, qui va me déposer à Nantes. E., un zadiste, vient avec nous, il a quelque chose à y faire. Il est sur la Zad depuis janvier, il est venu à cause de la répression d'octobre et novembre, et depuis, il est resté.

N'était-ce pas trop dur, de vivre dans le froid, l'humidité, le manque de confort ? « *Non, non. On vit dans la nature, dans la forêt, on ré-apprend à faire du feu, des cabanes. Et puis on essaye de construire une nouvelle société...* »



Source : Hervé Kempf pour *Reporterre*

Lire aussi : *Le procès de la liberté*

Consulter par ailleurs : *Dossier Notre Dame des Landes.*

Pour une information libre sur l'écologie, soutenez *Reporterre* :



- Emplacement : Accueil > Info >
- Adresse de cet article : <https://reporterre.net/Notre-Dame-des-Landes-humain-ou>